

# LA BELLE PROVINCE

dossier préparé par  
SARAH GURCEL

# TRADUIRE MORDECAI RICHLER EN FRANÇAIS

SOPHIE MARTINEAU\*

**D**u point de vue de l'Amérique du Nord francophone, les traductions réalisées en France sont parfois étranges, voire étrangères. En ce sens, dans le contexte du bilinguisme canadien, il est particulièrement intéressant de s'interroger sur la manière dont deux francophonies, en l'occurrence le Québec et la France, traduisent la littérature canadienne, d'autant plus que l'une de ces deux francophonies est, elle aussi, canadienne. La manière dont on traduit les références culturelles n'est pas à prendre à la légère, et leur traduction est alors d'autant plus déterminante pour l'effet global de la traduction.

La culture du traducteur influence forcément la manière dont il traduit, comme on peut l'observer en comparant les deux traductions, l'une québécoise et l'autre française, du roman *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* de l'auteur canadien Mordecai Richler. Les romans de Richler sont justement truffés de références de toutes sortes, et l'environnement culturel y joue souvent un rôle important dans l'action et même dans la caractérisation des personnages. De plus, le fait qu'un même roman ait fait l'objet de deux traductions en français d'origines différentes est un excellent point de départ pour une réflexion sur la traduction dans la francophonie.

Mordecai Richler est né en 1931 dans une famille juive anglophone de Montréal, ville où il est décédé en 2001. Il a grandi rue Saint-Urbain dans le Mile End, un quartier anglophone qui tient une grande place dans son œuvre. Après avoir séjourné brièvement à Paris, il a vécu et écrit pendant près de vingt ans à Londres, pour revenir à Montréal en 1972. Par la suite, il a fait des allers-retours réguliers entre Londres et le Canada, tout en poursuivant sa carrière littéraire. Citoyen du monde, malgré tout très attaché au Québec, Richler est à la croisée de multiples influences culturelles.

Ses romans ont été traduits tantôt en France, tantôt au Québec. Il est à noter que ce sont les Français qui ont été les premiers à le traduire, en 1959, avec *A Choice of Enemies*, dont la version originale avait été

publiée en 1957. Ce n'est qu'en 1969, avec le recueil de nouvelles *The Street*, dont la version anglaise a été publiée la même année, que paraît la première traduction québécoise d'une œuvre de cet auteur. Par la suite, le lieu de traduction de ses romans alterne plus ou moins régulièrement entre la France et le Québec. Fait intéressant, deux de ses romans ont été traduits dans les deux endroits : *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* et *Joshua Then and Now*.

*The Apprenticeship of Duddy Kravitz* est le quatrième roman et le premier grand succès de Richler. Comme dans la plupart de ses romans, son personnage principal a certains points communs avec l'auteur : Duddy Kravitz est un garçon né d'une famille juive anglophone de la classe ouvrière du Mile End. Il est important de préciser que les personnages mis en scène dans ce roman sont pour la plupart anglophones et, donc, que l'histoire se déroule « en anglais ». Même Yvette, petite amie francophone de Duddy, ne parle qu'anglais avec ce dernier.

Publié en 1959, ce roman a été traduit une première fois en 1960 par Élisabeth Gille-Némirovsky, traductrice, éditrice et écrivaine française, et publié aux éditions Julliard. La traduction québécoise, quant à elle, a été publiée chez Tisseyre en 1976 et réalisée par Jean Simard, écrivain, essayiste et traducteur québécois.

En examinant ces deux traductions, on constate plusieurs traits frappants tant chez l'une que chez l'autre. Premièrement, dans la traduction de France, Élisabeth Gille-Némirovsky a conservé les titres de civilité anglais : *Mr.*, *Mrs.*, *Miss*, etc. (en rajoutant même un point à la fin de *Mr* et *Mrs*, qui est absent de la version originale). Par contre, dans la traduction québécoise, Jean Simard a traduit ces titres en français : *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*. Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de voir comment les noms des rues de Montréal, en anglais dans l'original, ont été traités. La traductrice française les a laissés en anglais : *St. Dominique Street*, *Park Avenue*, *St. Joseph Boulevard*, *Jeanne-Mance Street*, etc. ; ici aussi, on remarque des points (après *St*) absents de l'original. Au contraire, le traducteur québécois les a traduits en français : *rue Saint-Dominique*, *avenue du Parc*, *boulevard Saint-Joseph*, *rue Jeanne-Mance*, etc.

Ces deux exemples, qui peuvent sembler anodins, révèlent en partie l'attitude avec laquelle les deux traducteurs semblent avoir abordé l'œuvre originale. Élisabeth Gille-Némirovsky a probablement envisagé le roman comme un roman américain. On suppose qu'il lui a semblé logique de situer son action dans un environnement anglophone, en laissant les noms des rues et les titres de civilité en anglais. Autrement dit, cela permet

de donner au roman une « saveur » anglo-saxonne. Quant à Jean Simard, qui est québécois, il lui a été tout naturel de « traduire » ces toponymes en français, car, en l'occurrence, leurs noms officiels sont français. Il ne s'est probablement pas attardé très longuement sur la question, car c'est sous ces noms que ces rues sont connues au Québec. Ce raisonnement est aussi celui des lecteurs québécois francophones, à plus forte raison s'ils habitent ou connaissent bien Montréal. Par conséquent, ces derniers ne peuvent s'empêcher de sursauter en lisant, dans un texte français, quelque chose comme « Jeanne Mance Street ». Dans le cas particulier de cette rue, c'est d'autant plus incongru que Jeanne Mance est un personnage clé de l'histoire française de Montréal<sup>1</sup>. En revanche, on imagine facilement que pour un lectorat européen, ce genre de détail soit beaucoup moins choquant ; le lecteur européen est habitué à voir dans les romans traduits des noms de rues anglais. C'est pourquoi la décision de Élisabeth Gille-Némirovsky nous semble, elle aussi, défendable.

Les deux traducteurs ont en commun d'avoir suivi la voie qui leur paraissait évidente, de leur point de vue. Ainsi, leur lectorat respectif risque de ne pas être surpris de ce choix. Toutefois, les problèmes surgissent lorsqu'un lectorat québécois (ou canadien francophone en général) se retrouve devant une traduction hexagonale d'un roman se déroulant chez lui.

Mais en approfondissant l'analyse, on se rend compte que la démarche des traducteurs n'est pas toujours cohérente ; du moins, les stratégies choisies pour représenter la réalité canadienne varient. Par exemple, ce passage du troisième chapitre :

Version anglaise	Traduction française	Traduction québécoise
[...] Max Kravitz was inordinately proud of the fact that he had, several years ago, been dubbed Max the Hack in <i>Mel West's What's What</i> , Moey Weinstein's column in the <i>Telegram</i> . (page 18)	[...] Max Kravitz était démesurément fier du fait que, plusieurs années auparavant, il avait récolté le sobriquet de « Max la Rolls » dans le « Tout-Montréal », la colonne de Moey Weinstein dans le <i>Télégramme</i> . (page 28)	[...] Max Kravitz était démesurément fier d'avoir été surnommé « Max the Hack* », il y avait de cela plusieurs années, dans « MEL WESTS [sic] WHAT'S WHAT », la rubrique de Moey Weinstein au <i>Telegram</i> . (page 37) * [Note insérée en bas de page par le traducteur : « Propriétaire d'une voiture de location (NdT). »]

Ici, contrairement à la stratégie adoptée pour les titres de civilité et les noms de rues, Élisabeth Gille-Némirovsky a choisi de franciser le titre de la rubrique et le nom du journal. Jean Simard a préféré les laisser tels quels, en ajoutant une note expliquant le sens de *Hack*<sup>2</sup>. On constate la même approche pour le surnom d'un personnage présent dans tout le roman, *the Boy Wonder*. La traductrice française l'a traduit par *l'Enfant Prodige*, tandis que le traducteur québécois l'a laissé en anglais, en l'intégrant au texte par un article français : *le Boy Wonder*.

Ces différentes stratégies peuvent être attribuées, de part et d'autre, à un certain désir d'authenticité. D'un côté, on souhaite montrer l'aspect « exotique » du roman en soulignant son origine anglo-saxonne ; de l'autre, on vise la fidélité à la réalité telle qu'elle est perçue par les francophones. Ce désir d'authenticité est donc exprimé de manières différentes, et changeantes, par chacun des traducteurs.

### Réception des traductions

Ce bref survol des traductions de *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* nous permet d'aborder la question de leur réception.

Comme on peut le constater en lisant les critiques<sup>3</sup>, les Québécois sont assez chatouilleux quant à la traduction des œuvres de Richler. Cela révèle combien ils sont farouchement jaloux de leur culture. Un autre exemple parlant de l'œuvre de Richler est son dernier roman, *Barney's Version*. Au sujet de sa traduction, réalisée en France, les critiques étaient entre autres outrés de voir que le surnom d'un hockeyeur célèbre, Maurice « the Rocket » Richard, ait été traduit par « la Fusée ». Or, Maurice Richard a réellement vécu, et a joué pour les Canadiens de Montréal de 1942 à 1960<sup>4</sup>. Les francophones ne l'ont jamais surnommé « la Fusée », mais bien « le Rocket », ou encore, mais beaucoup plus rarement, « la Comète ». Les lecteurs québécois sont donc choqués de constater que le surnom d'une idole des Canadiens français a été, en quelque sorte, perverti.

Non seulement Richler est tributaire de nombreuses influences culturelles, en plus de ses racines canadiennes, mais il est aussi un auteur très controversé au Québec, notamment pour son opposition au mouvement souverainiste. Pour ces raisons, est-il plutôt perçu comme un auteur canadien anglais, au même titre que les Irving Layton et Margaret Atwood ? Serait-il, pour les Québécois, un auteur « étranger », tout comme il l'est pour les Français ? En ce sens, une

traduction trop « québécoisante » rend-elle réellement justice à l'univers de Richler ? La question demeure ouverte.

Il semble, pour conclure, qu'une traduction française d'un roman canadien qui représente la réalité culturelle de l'original de manière à ce que les Canadiens francophones la reconnaissent comme leur mérite autant d'être considérée comme fidèle qu'une traduction qui traite cette réalité de manière « exoticiante », c'est-à-dire en mettant en évidence son étrangeté pour les francophones non canadiens.

## Bibliographie

Côté, Sébastien (2004). « Le Monde de Barney ou comment ne pas traduire pour la Francophonie », *Spirale*, n° 197, juillet-août 2004, p. 15-16.

Daveluy, Marie-Claire (2000). « Mance, Jeanne », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, Université de Toronto/Université Laval, <http://www.biographi.ca>, page consultée le 13 octobre 2009.

Koustas, Jane (2008). *Les Belles Étrangères : Canadiens in Paris*, Ottawa, University of Ottawa Press.

Richler, Mordecai (1959/2005). *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Toronto, Penguin Canada.

Richler, Mordecai (1960). *L'apprentissage de Duddy Kravitz*, traduit de l'anglais par Élisabeth Gille-Némirovsky, Paris, Julliard.

Richler, Mordecai (1976/2006). *L'apprentissage de Duddy Kravitz*, traduit de l'anglais par Jean Simard, Bibliothèque québécoise.

Vigneault, Michel (2000). « Richard, Maurice », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. xxii, Université de Toronto/Université Laval, <http://www.biographi.ca>, page consultée le 13 octobre 2009.

---

\* Université Laval, Québec – [sophie.martineau.1@ulaval.ca](mailto:sophie.martineau.1@ulaval.ca)

1 Elle a fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal et contribué à la fondation de cette ville. (Dictionnaire biographique du Canada)

2 L'explication donnée par Jean Simard est ambiguë. Il veut probablement dire qu'il s'agit d'une personne qui conduit une voiture de location. Par ailleurs, dans le *slang* (nord-) américain, *hack* désigne souvent un chauffeur de taxi, profession justement exercée par le personnage de Max. Cette explication du surnom semble plus plausible.

3 Voir, à titre d'exemple, l'article virulent de Sébastien Côté paru dans *Spirale* en 2004.

4 Dictionnaire biographique du Canada.

---